

Blais, pour que notre joie demeure

Pierre-Éric Villeneuve

Number 227, July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, P.-É. (2009). Blais, pour que notre joie demeure. *Spirale*, (227), 53–54.

Blais, pour que notre joie demeure

par PIERRE-ÉRIC VILLENEUVE

What is our innocence, what is our guilt? (...)

This is mortality, this is eternity.

— Marianne Moore, *What are Years*, 1940

L'entreprise romanesque de Marie-Claire Blais n'a pas d'équivalent dans notre littérature. Cette affirmation, la critique la ressasse depuis la parution du premier volume, éponyme, de la quadrilogie *Soifs*, paru en 1995. Elle arrive même à le faire sans trop nous parler de ces romans, qui font de Blais « le plus grand écrivain vivant né au Québec ».

Il y a une certitude. La facture de ces romans composés d'interminables phrases provoque encore l'étonnement. Certains disent même que les textes sont sans ponctuation, ce qui suffit à nous faire oublier de quelle manière était faite cette œuvre avant cette quadrilogie. Ce rythme à l'œuvre, devenu la signature incontestée de Blais, émerge dès le roman *David Sterne*, en 1967, qui imposait une rupture. Il ponctue les affres suicidaires de Florence dans *Le sourd dans la ville*, en 1979, et s'impose dans d'autres romans des années quatre-vingt, des *Visions d'Anna* jusqu'aux passions initiatiques dépeintes dans *Pierre-La Guerre du Printemps 81*. Que dire de plus? Donnons sur-le-champ raison à Blais, qui réitérait, en présence de Christiane Charette au lendemain de l'annonce de son obtention du prix du Gouverneur général 2008, qu'au Québec, « on ne lit pas nos auteurs, il ne faut pas avoir d'illusions là-dessus ».

Il y a des évidences. Le fait, affirmé ici et là, que son œuvre prolonge les traditions modernistes de Virginia Woolf, Faulkner ou Joyce, sans jamais nous dire de quelle

manière. On évoquera les visibles libertés formelles et, le plus souvent, le paragraphe du roman *The Waves* mis en exergue dans *Soifs*, sans que l'on vous dise de quelle Virginia Woolf il est question, ni comment ce paragraphe de la péroraison du roman de 1931 éclaire l'œuvre blaisienne. On ne discutera guère plus de l'importance de ces vers tirés du poème « Ève », d'Anne Hébert, servant en quelque sorte de dédicace au second volume de la quadrilogie *Dans la foudre et la lumière*, publié l'année suivant le décès de la poète en janvier 2000. À la vérité, on enfermera un des

décloisonne la phrase. On se pose où l'on veut, sur une virgule, lors d'une interjection, après un de ces nombreux « pensait-elle ». La phrase sera celle que les lecteurs se donneront.

Chaque volume examine une question épineuse, qui en suscite des dizaines. Si l'examen de l'histoire américaine permet à quelques consciences de revisiter la part maudite de ces années d'esclavagisme, c'est pour mieux les faire retentir jusqu'à nous. La symbiose entre Vénus et sa fille, Rebecca, demeure emblématique. Blais met-

par secousses. Le voilà, l'héritage de Woolf.

L'exploration des expériences limites sera primordiale. Le roman *Augustino et le cœur de la destruction* ne débute-t-il pas d'emblée par l'agression physique de Petites Cendres, saisie dans les moindres détails de sa révolte? Un vaste éventail d'images rendra l'intime de toutes les affections, de toutes les haines. Ses images sont claires, riches d'ambiguïté existentielle, comme le sont certaines photographies de Peter Hujar — dont le corpus est pareillement composé de travestis, de marginaux et de quelques intimes — parmi lesquelles celle de Candy Darling, captée dans la théâtralité épuisée de la mort approchante, et qui pourrait être l'une de ces exilées recrées par la vision scrupuleuse de Blais. En dévoilant tabou après tabou, Blais élabore une iconographie précise, souvent jusqu'à l'effroi, et qui abonde en portraits catalytiques : Sandy Cornish se mutile la main pour rompre le cycle du servage, faisant écho peut-être à l'univers de Sethe, dans *Beloved* de Toni Morrison; une mère du Texas noie ses cinq enfants dans une baignoire et « parce qu'elle était criminelle cette femme n'intéresse personne [...] lourde de ses cinq enfants, cette mère sans réelle existence ni verdict attendrait en institution la fin de ses jours de captivité, ne sachant pourquoi elle était là ni ce qu'elle avait fait pour être là, et c'était là où le mal ne se dissociait jamais du bien, pensait Ari ».

Blais élucide le fait divers dans son angle le moins soupçonné grâce à cette manière qu'ont ses personnages de s'y reconnaître ou de s'en dissocier : « le monde pouvait soudain se retourner dans sa course folle et Lou, comme ces enfants,

.....

L'œuvre intégrale de Blais est aussi d'une rare cohérence, fidèle à ses préoccupations fondatrices qui n'ont cessé de s'amplifier, de se raffiner, d'évoluer.

.....

univers romanesques parmi les plus implacables dans une redondance critique stéréotypée : Blais est d'une lecture ardue, Blais et la misère du monde, Blais et les jeunes, Blais et Key West, etc., sans exception, jusqu'à cette dernière révolution de son vaste projet littéraire : *Naissance de Rebecca à l'ère des tourments*.

Blais, photographe : l'obscur et l'insoupçonné

La lecture du roman peut paraître un labeur, même si Blais reste la plus généreuse de nos romanciers. Il y a des exigences, mais il y a également des perches. Blais affranchit la lecture de cette prison que le point final de la phrase oblige; elle

tra en évidence la responsabilité individuelle, la captant dans ses moindres revers matériels ou spirituels, en ce soir de Noël. Et l'énigme de l'éternité habitera, telle une force votive, les tourments et les joies partagés. Dès l'incipit, Vénus est hantée par les lamentations, les cris de ses ancêtres : « mais où serez-vous demain, où passerez-vous l'éternité, et on ne savait désormais où ils étaient tous, sous leurs tombes gravées, dans le luxuriant silence des plantations métamorphosées en terrains de golf ». Comme si Blais situait le roman dans cette temporalité-là, dans ce présent ressenti telle une part d'« éternité-sur-terre », fait de moments du passé qui ressurgissent à la conscience

serait la dérisoire possession de tous, des enfants en tas que l'on achète pour les revendre, frappés un soir d'un coup de bâton sur la tempe, ou anéantis par la balle d'un revolver, des enfants sur le tas, comme des chiffons, des papiers sales, dans les rues, sur les trottoirs, parmi les chiens squelettiques, ce ne serait pas l'enfance de Lou. » C'est tout un système d'objets — pétrifiés dans leurs multiples fonctions, le jour comme la nuit — qui racontera des communautés parfois aux antipodes : « Ari pensait que cet art du rebut que pratiquait sa fille, dans ses dessins et tableaux, était celui de la saturation matérielle, que le rejet de la poupée rose malléable était le signe d'une fin de civilisation exacerbée quand la même poupée, dans ce rêve de l'infirmerie, signifiait le contraire, une privation de tout imposée ». Sceptique Ari, convaincu qu'il est de l'immense arbitraire de la naissance.

Une oreille confessionnelle, une vocation sociale

L'œuvre intégrale de Blais est aussi d'une rare cohérence, fidèle à ses préoccupations fondatrices qui n'ont cessé de s'amplifier, de se raffiner, d'évoluer. On pourrait commenter dans quelle mesure le jeune écrivain Augustino, aux vues parfois cioranesques, prolonge les aspirations littéraires interrompues de Jean Le Maigre, imaginées il y a bientôt quarante-cinq ans, ou encore sonder les parentés entre Timo et David Sterne. La quadrilogie témoigne de cet héritage des années soixante, assimilé sans son poids de nostalgie. Il serait même indiqué de la relire à la lumière des *Notes américaines*, revenant sur cette année, 1963, qui accompagne Blais depuis — pour renouer avec ce contexte de Martin Luther King, phare de cette naissance de Rebecca à la conscience —, et de suivre la cristallisation d'une éthique ancrée dans une volonté, selon son expression, d'« écrire des rencontres humaines ».

Dans cette ouverture d'esprit se logera la singulière formation de Blais, sa vision du monde, tout enri-

chie qu'elle fut par sa fréquentation des milieux littéraires et politiques radicaux, aux États-Unis, dans les années 1960 et 1970. Sa participation à cette aventure demeure incomparable. Inestimable et influente, par exemple, deviendra l'école de poésie dite « confessionnelle », ce mouvement littéraire américain autour des poètes Robert Lowell, John Berryman, Anne Sexton voire Adrienne Rich et Allen Ginsberg, et proposant des libertés qui font table rase des institutions, vouées à un impératif de dire les aspérités, l'immonde ou simplement « la joie dans le cœur de chacun ». Une convergence littéraire ayant servi d'assise à diverses mentalités hippies, toujours prégnantes, il me semble, dans ce présent de l'« Île qui n'appartient à personne ». Cette Île qui, en ce soir de Noël, fera de l'hospitalité une manière de vivre, un ethos, donnant pleine mesure à cette dimension humaine de la nativité.

Les lecteurs suivront maintes « confessions », depuis celle d'Alfonso, que l'on dit « prêtre communiste », déjeté devant l'intégrité chancelante de « l'évêque franciscain qui savait tout et longtemps n'avait rien dit » au sujet des crimes sexuels d'un autre prêtre, jusqu'à la confession de « cette jeune officière Patty s'engageant volontairement dans la Marine, [...] se disant qu'elle allait vers une aventure de plus, bien qu'ici l'entraînement fût si rigoureux, la routine si terrible, mais tuer chaque jour était aussi une routine, un entraînement, il fallait le dire ». Blais est aussi attentif à la tendresse des aveux échappant à la surveillance institutionnelle, nuancés selon les besoins, les fatalités. L'échange épistolaire entre Augustino et Mère — où la complexité narrative atteint un sommet dialogique — valorise ce respect mutuel des idées et la connaissance de mondes antagonistes où, par exemple, les passions pour les « symboles ensevelis » d'une gravure de Dürer coexistent avec l'indignation envers les vilénies hitlériennes.

Revisiter cette dimension « confessionnelle » est une occasion privilégiée,

pour l'intimiste et la styliste, de camper, sans prosélytisme aucun, des univers religieux antinomiques ou de divulguer autant d'asiles pour artistes et insulaires anonymes. On entendra les prédications du pasteur Jeremy parallèlement à celles de la révérende Ézéchielle, le tout renforçant la diversité au sein même du christianisme. On verra l'effet miroitant des diverses ambitions spirituelles, entre Ari et Asoka, sous le signe des philosophies orientales. On sera témoin de quotidiens autrement indicibles : l'imploration « Allah, sauve-moi » d'un étudiant, crié avant « l'aveu de ses délations » ; l'aliénation marchande du sauna du *saloon* Porte du Baiser ; l'abjection des bidonvilles... On retrouvera l'écrivain Daniel, assuré que « la littérature était à la base des changements les plus profonds dans une société ».

Autant de libres convictions placeront le roman, et la quadrilogie, en un bloc, dans l'exigeante sphère de la vocation sociale. La question des femmes constitue l'une de ses pierres angulaires, Marie Curie atteignant presque le statut d'une revenante, porteuse d'une réflexion capitale depuis le troisième volume pour Mère, cette visionnaire féministe, qui ne finit pas d'en évoquer le prestige : « c'était là la condition de la femme, ce doute, écrivait Mère dans son journal, même dans la victoire, le triomphe, jamais les hommes ne sauraient douter autant ». Ce seul nom, Mère, pour certains lecteurs, rappelle Mirra Alfassa, la compagne, égérie et légataire spirituelle de Sri Aurobindo, fondatrice, en 1968, de cette cité universelle centrée sur l'unité humaine ayant pour nom Auroville, dans l'Inde dravidienne. Mère, en somme, est le pôle rassembleur de cette vaste famille, sans le familialisme. La vocation sociale est entérinée par une lucide transmission des expériences communautaires des êtres contemplés, leur empathie déterminante dans le rapport complexe qu'ils ont au monde et auquel les lecteurs sont conviés, soucieuse qu'est Blais de ne rien négliger : « la musique de Riley King cognait au front de Petites Cendres, transmise par de

très anciens stigmates [...] on y entendait le sifflement des lanières des fouets sur les dos [...] c'était la musique des exodes massifs sur l'eau et vers les ports des marchands de chair qui avaient vu ces départs d'Afrique ».

Outre ces aperçus de lecture, l'inépuisable virtuosité blaisienne, en scrutant ces mémoires personnelles ou collectives, ne réactualise-t-elle pas l'inquiétude tchékoviennienne exprimée par Astrov, dans *Oncle Vania*, lorsqu'il ose demander si dans cent ans les gens auront une bonne parole pour nous ? Elle atteindra ce que Robert Lowell attendait des grands poètes : « the grace of accuracy », tel que le formule le poème « *Epilogue* » de son ultime recueil, *Day by Day*. L'« Île qui n'appartient à personne » rejoint l'universalité qu'a Venise chez Joseph Brodsky ou le Brésil chez Elizabeth Bishop. Elle procure une forme d'ataraxie dans le chaos. Les pages consacrées à l'Évangile selon saint Mathieu sont l'un de ces véhicules littéraires révélateurs des affinités électives de Blais : l'observation aiguë de certaines ferveurs la rapproche de la catholique Flannery O'Connor « qui savait parler de tout ». O'Connor, comme Blais, sans relâche, a réaffirmé cette part lumineuse de sa vocation littéraire : « People are always complaining that the modern novelist has no hope and that the picture he paints of the world is unbearable. The only answer to this is that people without hope do not write novels » (Flannery O'Connor, *Mystery and Manners : Occasional Prose*, édité par Sally et Robert Fitzgerald, 1969). Irréfutablement, la quadrilogie prolonge les espoirs entrevus par l'agnostique Woolf, tout imprégnée qu'est l'œuvre d'une volonté de rompre la hiérarchie des expériences vivantes pour mieux témoigner d'une morale réprouvant les patries exclusives. Blais voit les individus dans la perspective du monde et ses tourments, et non par rapport à soi.

Blais fait partie de cette très courte liste des écrivains insurgés.

Et espérons vivement un décalogue, pour que notre joie demeure. ☉